

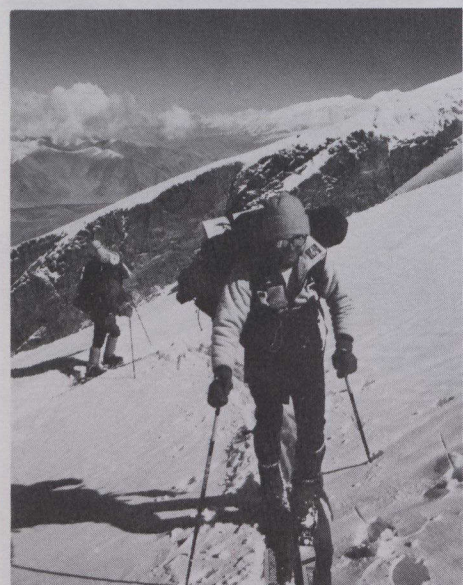


L'expédition canadienne se dirige vers le Mouo Tagh Ata à dos de chameau.

siérés, sur les rives du petit lac Karakul, d'où nous pouvons voir le Mouo Tagh Ata surgir de la vallée du Sarikol. Celle-ci est habitée par les Kirghizes, peuplade autrefois nomade qui possède d'importants troupeaux de moutons, de chèvres, de yaks, de chameaux et de chevaux.

"D'après une légende kirghize, il y aurait, au sommet du Mouo Tagh Ata, une ville antique, Janaidar, où les arbres fruitiers produisent à longueur d'année, où les fleurs ne se fanent jamais et où les habitants connaissent une jeunesse éternelle. Brutal contraste que celui de cette légende et de la bise qui nous fait frissonner malgré nos vêtements chauds.

"En 1894, l'explorateur suédois Sven Hedin tenta de vaincre la montagne à



John Amatt et Stephen Bezruchka descendent la montagne à skis.

quatre reprises, sans pouvoir dépasser 6 278 mètres. C'est à dos de yak qu'il atteint cette hauteur, ce qui l'amena à soutenir qu'il était possible d'éviter le mal de l'altitude en évitant l'effort physique soutenu. Son yak, si bien acclimaté fût-il, n'avait pas l'agilité voulue pour se faufiler parmi les crevasses des premières pentes, et celles-ci stoppèrent la progression de l'alpiniste et de sa monture.

Vers le Mouo Tagh Ata

"Nous trouvons sur place plusieurs chameaux et neuf chameaux pour nous transporter, nous et notre matériel, jusqu'au camp de base, à 4 420 mètres. Notre agent de liaison, Song Zhi-Yi, et notre interprète, Tien Sheng-Yuan, resteront au camp pendant que nous irons établir d'autres camps plus haut. M. Song s'est rendu à 8 200 mètres avec l'équipe de l'Association chinoise d'alpinisme qui a gravi le Chomolungma (Everest) en 1975; il a donc l'expérience de la haute montagne tout autant que n'importe quel autre membre de notre expédition.

"Le jour suivant, nous tentons en vain de nous rendre avec trois chameaux jusqu'aux neiges. Il faut abandonner les bêtes à 150 mètres du camp de base et porter nous-mêmes toute la charge.

"Une tempête nous force à deux jours d'immobilité dans notre tente plantée sur une base de neige à 5 330 mètres; nous profitons de ce contretemps pour rattraper nos retards de lecture et prendre du repos. Les effets de l'altitude commencent à se faire sentir: la plupart d'entre nous souffrons par moment de maux de tête, de nausées et avons du mal à dormir.

A mesure que nous progressons, l'altitude nous oblige à une concentration parfaite et exige toute notre énergie; un pas, repos, trois ou quatre respirations, un autre pas, et ainsi de suite.

"Après plusieurs jours de progression, nous atteignons le quatrième camp, à 6 705 mètres, un "sommet de campement" pour chacun d'entre nous. Voilà qui donne à réfléchir: sur l'Everest, le plus dur de l'escalade commence *au delà* de cette altitude! Une journée entière passée dans les sacs de couchage, et nous devons pousser vers le sommet le lendemain.

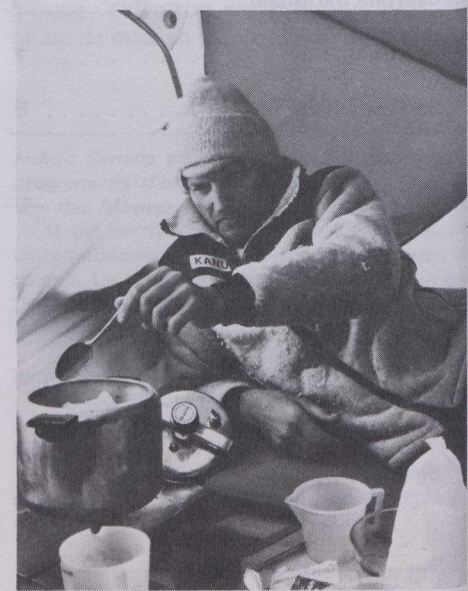
A l'assaut du sommet

"Le jour se lève, clair et froid (-30°C). Nous avalons les boissons alimentaires, chaussons nos skis et nous mettons lentement en route vers le sommet. Les doigts déjà gelés d'avoir chaussé ses skis, John retourne à la tente.

"La neige est damée par le vent. A peine sommes-nous entrés dans un grand cirque que notre poids fait décrocher la couche de neige. Un terrible grondement envahit tout l'espace. Osant à peine respirer, nous guetons le haut de la pente, à la recherche d'une ligne de rupture. Par miracle, nous n'avons pas déclenché d'avalanche. Sept heures de route encore, sur une neige dure comme le granit, avec le vent qui nous flagelle sans cesse.

"Puis, le ravissement. Ce n'est pas la cité perdue de Janaidar, mais une calotte de glace haute de 46 mètres se dressant telle une vague dans l'air cristallin.

"Pour la descente, jusqu'en bas du
(suite à la page 8)



Le chef de l'expédition, John Amatt, sous une tente du camp de base.